

NOS CHERS DISPARUS (4/10)

«Care» et dépendances

Par SANDRA LAUGIER
Professeure de philosophie à l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne

Le triple A français, France-Soir, le Minitel, le centre... Ils nous ont quittés cette année. Tout comme MegaUpload, qui a quitté nos écrans, ou le care, disparu du débat politique au lendemain de la primaire socialiste. Objets ou idées, retour estival sur ces trépassés. In Memoriam...

Un ami américain philosophe, qui a bien dépassé 80 ans, me dit parfois : «*Old age is not for sissies*» («vieillir, c'est pas pour les chochottes»). De même pour le care, pourtant souvent décrit comme une affaire de gonzesses. Il faut bien de la résistance pour continuer à en parler. On a toujours droit aux ricanements ; sur un terme d'importation et ses connotations sentimentalistes et sur l'abandon cynique du terme par le PS après une timide percée en 2010, qui suscita une telle levée d'oppositions viriles outragées que plus personne, même et surtout maintenant que le même PS est aux affaires, n'ose le reprononcer. Le care est devenu, étrangement, un mot tabou. Revenons donc sur les raisons de revendiquer le care en France qui, à l'époque, étaient évidentes et le sont encore plus : vieillissement des populations, nécessité de prendre en charge les différentes formes de vulnérabilité (maladie, handicap, grand âge...), dévalorisation et vulnérabilisation en retour des professions de «service» pourtant indispensables à cette prise en charge ; nous sommes dans une situation globale et urgente de crise du care, dont une des formes est la «fuite du care» (*care drain*) des pays pauvres vers les pays riches devenus incapables de fournir les ressources humaines nécessaires à l'entre-

tien quotidien de leurs citoyens. D'où «l'éthique du care», qui répond à un ensemble de transformations sociales comme l'entrée massive des femmes sur le marché du travail, la féminisation des migrations transnationales, les transformations des modes capitalistes d'organisation du travail, l'allongement de la durée de la vie, les variations de la place des patients et des familles dans le processus de soin. Une éthique qui demande qu'on renverse notre hiérarchie de valeurs et qu'on prenne en considération les activités les plus nécessaires à notre vie quotidienne, qu'on fasse attention aux autres. L'éthique du care s'appuie sur une analyse des conditions historiques qui ont favorisé une division du travail moral en vertu de laquelle les activités de soin ont été socialement et moralement dévalorisées. L'intérêt de l'éthique du care est d'avoir fait entendre, dans le champ moral et politique, des voix subalternes, jusqu'alors disqualifiées, et qui demandent, justement, qui décide de ce qui est important. Ces voix ne sont pas seulement celles des femmes mais de toutes les personnes qui réalisent majoritairement le travail de care dans la sphère domestique et dans les institutions de soin, c'est-à-dire qui s'occupent pratiquement des besoins d'autres qu'elles-mêmes. Celles qui rendent possible la dite autonomie du dominant, qui n'est bâtie aujourd'hui qu'à

coups de soutiens divers (épouse, assistante, services...). La capacité d'action se définit aujourd'hui par le nombre de personnes au service, bref : par la dépendance.

Car c'est cela la première vérité désagréable que nous rappelle ce petit mot de care : nous sommes tous vulnérables (1), tous dépendants, pas seulement les faibles et malades officiels mais aussi ceux, celles, qui se croient autonomes. Le care est un concept critique, qui révèle des positions de pouvoir et agace ou angoisse : il nous rappelle un certain nombre de vérités insoutenables, nous met le nez sur ce que nous préférons ne pas voir.

Ce petit mot de care nous rappelle que nous sommes tous vulnérables, tous dépendants, pas seulement les faibles et malades officiels mais aussi ceux, celles, qui se croient autonomes.

Le care est un concept féministe, on l'oublie : l'éthique du care vise précisément à reconsidérer une dévalorisation ironique («nunucherie») associée à certaines caractéristiques ou activités, dès lors qu'elles sont genrées. Le care concentre les attaques du sexisme beauf, mal vu en ces temps de parité triomphante pour certaines.

Car – deuxième vérité désagréable – le care nous rappelle que les femmes, même dominées, ne sont pas égales devant le care (1). Mais bien plutôt, comme toujours avec le care, de faire voir ce qui est juste sous notre nez : que les tâches de care, traditionnellement dévolues aux femmes, existent toujours, même si nous, Occidentaux favorisés, en sommes dispensés dans l'exacte mesure de nos moyens. La division sociale – aujourd'hui mondiale – du travail de care risque de donner l'illusion que l'on peut distinguer aisément un bon care, celui de la «société du soin» et des philosophes moraux du PS, attentif aux besoins affectifs des personnes, et un care vil, «de service», qui peut être délégué et acheté. Le premier serait alors l'apanage des femmes blanches bourgeoises, tandis que le second reste délimité par tout ce que les premières ne prennent pas en charge, en résumé «le sale boulot» qui revient aux «autres». On touche alors la limite des discours sur la valorisation du care, ou encore l'empowerment des travailleurs du care. Car ce travail, qui voudrait positivement le faire ? Surtout pas les politiques et intellectuels qui prônent une «société du soin» – sans se demander qui va assurer ce soin que l'on tient pour dû aux citoyens français. Le déni de la masse de travail mobilisée pour garantir l'indépendance de certains est bien le déni des activités de care, mais aussi celui de la vulnérabilité des dominants.

Car – troisième vérité désagréable – nous ne dépendons pas seulement des

autres, qui s'occupent de nous directement, mais nous sommes dépendants tout court : l'idéal d'autonomie qui anime les théories morales et politiques traditionnelles et libérales s'est depuis longtemps effondré (mais là encore on ne veut pas le voir) devant la réalité de notre vulnérabilité. Comme le montre, par exemple, l'extension de l'éthique du care à l'environnement et aux animaux, la découverte de la vulnérabilité est aussi celle de la dépendance de l'être humain, du vivant, par rapport à son environnement.

La philosophe du care Annette Baier affirmait que le care n'est pas l'autre ou l'opposé de la justice mais plus que la justice («*more than justice*») : une justice attentive aux capacités et aux situations, à ce qui compte, à l'humain. Ce qu'il faut, ce n'est pas plus de care mais c'est plus que le care :

comprendre ce dont nous dépendons. Le mépris pour le care traduisait bien, outre le sexisme ordinaire et ignare de la société française – y compris de sa classe intellectuelle et politique –, l'incapacité de cette société à reconnaître ce qui la fait vivre. L'oubli du care condamne une société à méconnaître la source de sa propre survie, ce qui la rend possible et soutenable – donc à une hétérogénéité problématique entre la société et ce qui la perpétue, notamment les autres, ou les ressources, venus d'ailleurs.

Ainsi l'irruption du care dans l'espace public, suivie immédiatement de son éviction durable, n'est pas une anecdote de plus : elle résume l'incapacité majoritaire du monde politique, et intellectuel, à reconnaître ce dont nous dépendons ; le désir effréné de notre société, y compris de gauche, d'oublier, ou d'euphémiser par d'autres concepts (le «durable», le «risque», la «solidarité»...) notre responsabilité vis-à-vis des autres et du monde ; bref, de glisser «sous le tapis» toutes ces vérités désagréables, de se protéger de la réalité. Mais le déni ne change rien à la réalité, il n'en est qu'un élément aggravant et caricatural. Tous vulnérables, tous dépendants, tous responsables.

(1) Caroline Ibois, «Qui gardera nos enfants ? Les nounous et les mères», Fayard, 2012.

Derniers ouvrages parus :
«Tous vulnérables ? Le care, les animaux et l'environnement», Payot, 2012.

«Pourquoi désobéir en démocratie ?» en collaboration avec Albert Ogien, la Découverte, 2011.

«Le Souci des autres, éthique et politique du care», en collaboration avec Patricia Paperman, éd. EHESS.

«Qu'est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité», en collaboration avec Pascale Molinier et Patricia Paperman, Payot, 2009.

Demain : «France-Soir».

L'ŒIL DE WILLEM

